

Libretto

KURBAN SAID

ALI ET NINO

roman

Traduit de l'allemand par
MICHEL-FRANÇOIS DERNET

Libretto

Titre original :

Ali und Nino

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© NiL éditions, Paris, 2002, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-460-1

– L'Europe est entourée de mers au nord, au sud et à l'ouest. La mer polaire au nord, la Méditerranée et l'océan Atlantique sont les frontières naturelles du continent. La science considère l'île de Magerøy comme la pointe nord de l'Europe, la pointe sud est formée par l'île de la Crète et la pointe occidentale par le groupe des îles de Dunmore Head. La frontière orientale de l'Europe suit l'Empire russe le long de l'Oural, coupe la mer Caspienne et court ensuite dans les régions transcaucasiennes. La science ici n'a pas encore dit son dernier mot. Alors que certains spécialistes pensent que le territoire situé au nord de la masse montagneuse du Caucase fait partie de l'Asie, d'autres, en revanche, compte tenu notamment de l'évolution culturelle de la Caucasicentrale, estiment que cette région doit être considérée comme une partie de l'Europe. Mes enfants, votre comportement décide dans une certaine mesure de la question de savoir si notre ville appartient à l'Europe progressiste ou à l'Asie retardataire.

Le professeur sourit avec une certaine autosatisfaction. Les quarante élèves de troisième du lycée impérial de Bakou, en Caucasicentrale, avaient le souffle coupé par les abîmes qu'ouvrait cette question du savoir et par le poids de leurs responsabilités. Pendant un instant, nous nous tûmes tous, trente musulmans, quatre Arméniens, deux Polonais, trois étrangers

et un Russe. Enfin, au dernier rang, Mehmed Haidar leva la main et déclara :

– Monsieur le professeur, je vous en prie, nous voudrions rester en Asie.

Des éclats de rire bruyants retentirent. Pour la deuxième année consécutive, le banc de la classe de troisième sembla pesant à Mehmed Haidar. Il était pourtant fort probable qu'il redoublât une fois encore, dans la mesure où Bakou faisait bel et bien partie de l'Asie. Un décret ministériel permettait aux autochtones de la Russie asiatique de redoubler aussi souvent que cela leur convenait.

Le professeur Sanin, dans son uniforme orné des tresses dorées du lycée impérial, fronça les sourcils.

– Eh bien, Mehmed Haidar, tu veux donc rester asiatique ? Avance un peu. Es-tu capable de donner quelque fondement à ton point de vue ?

Mehmed Haidar s'avança, rougit et se tut. Sa bouche béait, ses sourcils étaient froncés, son regard stupide. Il resta muet. Et pendant que quatre Arméniens, deux Polonais, trois étrangers et un Russe prenaient un malin plaisir à sa sottise, je levai la main et déclarai :

– Monsieur le professeur, moi aussi, je préfère rester en Asie.

– Ali khan Schirwanschir ! Toi aussi. Eh bien, approche-toi.

Le professeur Sanin avança la lèvre inférieure et maudit intérieurement le destin qui l'avait banni sur les bords de la mer Caspienne. Ensuite, il s'éclaircit la voix et demanda d'un air important :

– Es-tu au moins capable de défendre ton point de vue ?

– Oui, je me sens bien en Asie, très bien.

– Bon, bon, mais es-tu déjà allé dans les contrées vraiment sauvages de l'Asie ? Par exemple à Téhéran ?

– Oui, l'été dernier.

– Bon, et voit-on là-bas les grandes conquêtes de la civilisation européenne, des voitures, par exemple ?

– Oh oui ! et même de très grandes. Pour trente personnes et plus. Elles ne circulent pas en ville, elles vont de village en village.

– Ce sont des autobus et ils ne fonctionnent que parce qu’il n’y a pas de chemin de fer. C’est ce qu’on appelle un État arriéré. Assieds-toi, Schirwanschir !

Les trente Asiates, réjouis, me jetèrent des regards approbateurs. Le professeur Sanin semblait très embarrassé et irrité. Il était de son devoir de faire de ses écoliers de bons Européens.

C’était son jour de malchance ; l’étranger Maikov demanda la parole et expliqua qu’il était allé à Berlin quand il était tout petit. Il se rappelait encore très bien le métro inquiétant, étrange, l’air confiné, et il se souvenait aussi des sandwiches au jambon que lui donnait sa mère. Nous, les trente musulmans, étions profondément indignés. Seyd Moustafa eut même le droit de sortir des rangs, parce que le mot « jambon » lui donnait des nausées. Et c’est ainsi que le problème de l’appartenance géographique de la ville de Bakou fut réglé.

La cloche sonna. Le professeur Sanin quitta la classe visiblement soulagé. Les élèves se précipitèrent vers la sortie. C’était l’heure de la grande récréation et nous avions alors trois possibilités : nous ébattre dans la cour et injurier les élèves du lycée voisin parce qu’ils portaient des boutons et des cocardes dorés, alors que nous devions nous contenter d’argent ; parler très fort entre nous en tatar pour que les Russes ne nous comprennent pas et parce que c’était interdit ; enfin descendre la rue très rapidement vers le lycée de jeunes filles de la sainte reine Tamar. C’est cette dernière possibilité que je choisis.

Les jeunes filles du lycée Sainte-Tamar se promenaient dans les jardins, en chaste uniforme bleu et tablier blanc. Ma cousine Aïsche me fit un signe. Je me faufilai par la porte du jardin. Aïsche marchait main dans la main avec

Nino Kipiani, et Nino Kipiani était la plus jolie jeune fille du monde. Lorsque j'eus raconté mes combats géographiques aux deux amies, la plus jolie fille du monde fronça le plus joli nez du monde et me lança :

– Ali khan, tu es bête. Dieu soit loué, nous sommes en Europe, sinon je serais voilée depuis longtemps et tu ne pourrais pas me voir.

Je m'avouai battu. Le caractère géographiquement douteux de Bakou me permettait de regarder les plus beaux yeux du monde.

Je quittai les deux jeunes filles et fis l'école buissonnière pour le reste de la journée. J'errai par les ruelles de la ville, contemplai les chameaux et la mer, pensant à l'Europe, à l'Asie, aux beaux yeux de Nino, et je devins triste. Un mendiant au visage déplaisant vint vers moi, je lui donnai de l'argent et il voulut me baiser la main. Je la retirai avec effroi. Ensuite, je courus deux heures à travers la ville à sa recherche pour qu'il pût me baiser la main. Je croyais en effet l'avoir offensé. Je ne pus le retrouver et j'eus des remords.

Ce petit jeu se poursuivit durant cinq années. Nous eûmes un nouveau directeur qui nous prenait par le col pour nous secouer car il était interdit de gifler les lycéens. Le professeur de religion nous expliqua avec précision combien la grâce de Dieu était grande pour nous dans la mesure où Il nous avait fait venir au monde musulmans. Deux Arméniens et un Russe entrèrent au lycée et deux musulmans en partirent, l'un parce qu'il s'était marié à l'âge de dix-sept ans, l'autre parce qu'il avait été assassiné pendant les vacances au cours d'une sanglante affaire de vengeance. Moi, Ali khan Schirwanschir, je me rendis trois fois au Daghestan, deux fois à Tiflis, une fois à Kislowodsk, une fois chez l'oncle de Perse, et je faillis bien rester au lycée parce que j'étais incapable de faire la différence entre les diverses formes du gérondif. Mon père s'en expliqua avec le mollah qui opina que le latin

était une folie illusoire. Là-dessus, mon père épingla sur ses vêtements diverses décorations turques, perses et russes, alla voir le directeur, lui donna l'argent nécessaire à l'achat d'un instrument de physique, et je fus changé de classe. Il y avait depuis peu au lycée une affiche indiquant qu'il était interdit aux lycéens armés de pistolets d'entrer dans le bâtiment ; il y eut des téléphones en ville, on ouvrit deux cinémas, et Nino Kipiani était toujours la plus jolie jeune fille du monde.

Tout cela devait tout de même avoir une fin. Je n'avais plus qu'une semaine avant l'oral de mon bac, je restais à la maison, dans ma chambre, et je méditais tristement sur l'absurdité d'enseigner le latin sur les rives de la mer Caspienne.

C'était une belle chambre, au deuxième étage. De sombres tapis de Boukhara, d'Ispahan et de Kachan recouvraient les murs. Les motifs en représentaient des jardins et des lacs, des forêts et des fleuves, tels qu'ils s'étaient reflétés dans l'imagination du tisseur de tapis, méconnaissables pour le profane, d'une beauté ravissante pour le connaisseur. Des femmes nomades de déserts lointains cueillaient des fibres végétales dans de ténébreux buissons épineux pour faire des couleurs. Leurs longs doigts fins exprimaient la sève des herbes. Le secret de ces couleurs tendres est séculaire et il faut souvent une décennie avant que le maître tisserand n'achève son chef-d'œuvre. Ensuite, il est accroché au mur, lourd de symboles mystérieux, plein d'allusions à des scènes de chasse et à des combats chevaleresques, avec une jolie petite inscription au bord, un vers de Firdūsī ou une sentence de Saadi. Les nombreux tapis semblaient obscurcir la chambre. Un divan bas, deux petits tabourets ornés de nacre, des coussins moelleux et, au milieu de tout cela, des éléments très perturbateurs et absurdes : les livres de la science occidentale – chimie, latin, physique, trigonométrie, sottises inventées par les barbares pour cacher leur barbarie.

Je refermai les livres et sortis de ma chambre. La mince

véranda donnant sur la cour conduisait au toit plat de la maison. Je montai l'escalier. De là, j'embrassai mon univers du regard, l'épais mur de fortification de la vieille ville et les ruines du palais avec ses inscriptions arabes à l'entrée. Les chameaux marchaient dans le dédale des rues, attachés par des liens si doux qu'on avait envie de les caresser. Devant moi se dressait, pataude et ronde, la tour de la Jeune Fille, autour de laquelle circulaient les légendes et les guides touristiques. La mer commençait plus loin, derrière la tour – la Caspienne, parfaitement sans histoire, couleur plomb, insondable –, et dans mon dos s'étendait le désert – des rochers acérés, du sable et des épineux, tranquille, muet, insurmontable, le plus beau paysage du monde.

Je restai tranquillement assis sur le toit. Que m'importait qu'il y eût d'autres villes, d'autres toits et d'autres paysages. J'aimais la mer plate et le plat désert et, au milieu, cette vieille ville, le palais en ruine et l'humanité bruyante qui allait et venait, cherchait du pétrole, s'enrichissait et partait, parce qu'elle n'aimait pas le désert.

Le serviteur apporta le thé. Je bus en pensant à mon bac. Je ne me faisais pas grand souci. J'étais certain de l'avoir. Mais si j'étais recalé, ce ne serait pas un drame. Dans ce cas, les paysans sur nos terres diraient que je faisais preuve de zèle en m'accrochant à la maison du savoir. C'était tout de même dommage de quitter le lycée. L'uniforme gris avec les boutons argentés et les épaulettes à franges argentées était joli. J'avais l'impression qu'en civil j'aurais l'air perdu. Je ne devais plus le porter longtemps, seulement un été et ensuite, eh oui, je devais partir pour Moscou et entrer à l'institut Lazarev des langues orientales. J'en avais décidé moi-même ainsi et, dans le domaine des langues, j'y aurais une belle avance sur les Russes. Ce qu'ils apprennent à grand-peine, je le sais depuis l'enfance. En outre, il n'existe pas de plus bel uniforme que celui de l'institut Lazarev. Un habit

rouge, un col doré, un léger sabre doré et des gants de cuir glacé les jours de cérémonie. Un homme doit porter un uniforme, sinon les Russes ne lui accordent aucune attention et, si les Russes ne m'accordent pas leur attention, Nino ne me prendra pas pour un homme. Je dois pourtant épouser Nino, bien qu'elle soit chrétienne. Les femmes de Géorgie sont les plus belles de la terre. Et si elle ne veut pas? Alors, j'engage deux hommes solides, je jette Nino sur une selle et nous traversons la frontière perse, jusqu'à Téhéran. Dans ce cas, elle voudrait sûrement, quel autre choix aurait-elle?

La vie était belle et simple depuis le toit de notre maison de Bakou.

Kerim, le serviteur, toucha mon épaule.

– Il est temps, dit-il.

Je me levai. Il était vraiment temps. Un vapeur se dessinait à l'horizon derrière l'île de Nargin. Si l'on en croit le papier imprimé, apporté à la maison par un télégraphiste chrétien, mon oncle se trouvait sur ce bateau avec deux femmes et deux eunuques. Je devais aller le chercher. Je descendis en courant. La voiture s'arrêta à la porte. Arrivèrent bientôt beaucoup de personnes très bruyantes.

Mon oncle était un homme de grande distinction. Le chah Nasser ed-Din, dans sa grâce, lui avait conféré le titre de Assad ed-Dawleh – «Lion de l'empire». On ne pouvait pas lui donner d'autre nom. Il avait trois femmes, de nombreux serviteurs, un palais à Téhéran et de grands biens à Mazandaran. Il venait à Bakou à cause de l'une de ses femmes, la petite Zeinab. Elle n'avait que dix-huit ans et mon oncle l'aimait plus que les autres. Elle était malade, ne pouvait pas avoir d'enfants, et c'était d'elle, justement, que mon oncle voulait des enfants. Elle s'était déjà rendue à Hamadum pour cette raison. À cet endroit, au beau milieu du désert, se trouve la statue d'un lion, faite de pierres rougeâtres et au regard mystérieux. La statue a été érigée par d'anciens rois dont

le temps a effacé les noms. Depuis des siècles, des femmes viennent en pèlerinage auprès de ce lion, elles posent leurs lèvres sur son membre puissant, dont elles escomptent bénédictions maternelles et nombreux enfants. Le lion n'avait été d'aucune aide à la pauvre Zeinab. Elle n'avait pas eu plus de chance avec les amulettes des derviches de Kerbela, les formules magiques des sages de Mechhed, les arts secrets des vieilles femmes de Téhéran, expertes en amour. Elle venait donc à Bakou pour obtenir de l'habileté des médecins occidentaux ce que la sagesse des autochtones lui avait refusé. Pauvre oncle ! Il était obligé d'emmener avec lui les deux autres épouses, vieilles, et qu'il n'aimait pas. La coutume le voulait ainsi : « Tu peux avoir une, deux, trois, quatre femmes à condition de les traiter de manière égale. » « De manière égale » signifiait en l'occurrence leur offrir à toutes la même chose, c'est-à-dire un voyage à Bakou.

Tout cela ne m'importait nullement du point de vue du droit. Les femmes font partie de ce qu'on appelle le *anderun*, l'intérieur de la maison. Un homme bien élevé ne parle pas d'elles, ne demande pas de leurs nouvelles et ne les salue pas. Elles sont les ombres de leurs époux, même si les hommes ne se sentent à l'aise que dans l'ombre de leurs femmes. C'est bien et sage. Un proverbe de chez nous dit : « Une femme n'a pas plus d'entendement qu'il n'y a de poils dans un poulailleur. » Des créatures sans entendement doivent être surveillées, sinon elles apportent le malheur, à elles-mêmes et aux autres. Je crois que c'est une règle avisée.

Le petit vapeur s'approchait du ponton. Des matelots à la large poitrine velue abaissèrent la passerelle. Des passagers débarquèrent en trombe : des Russes, des Arméniens, des Juifs, tous se hâtaient comme si la moindre minute passée dans le pays avait son importance. Mon oncle ne se montrait pas. « La vitesse est une œuvre du diable », avait-il coutume de dire. C'est seulement lorsque tous les passagers eurent

quitté le bateau qu'on aperçut la frêle silhouette du Lion de l'empire.

Il portait une redingote à revers de soie, une chapka de fourrure noire et des babouches. Sa large barbe était teinte au henné, de même que ses ongles, en souvenir du sang que, mille ans auparavant, le martyr Hussein avait versé pour la vraie foi. Il avait de petits yeux fatigués et ses gestes étaient lents. Derrière lui marchaient trois silhouettes visiblement agitées, enveloppées des pieds à la tête de longs voiles noirs et épais : les femmes. Les deux eunuques, l'un avec le visage savant d'un lézard desséché, l'autre petit, adipeux et fier d'être le gardien de l'honneur de Son Excellence, leur emboîtaient le pas.

L'oncle parcourut lentement la passerelle. Je lui donnai l'accolade et déposai un baiser respectueux sur son épaule gauche, bien que ce ne fût pas absolument nécessaire en public. Je n'accordai pas un regard à ses femmes. Nous montâmes dans la voiture, les femmes et les eunuques nous suivirent dans un carrosse fermé. Ce spectacle était si imposant que je donnai ordre au cocher de faire un détour par la promenade en bord de plage.

Nino s'y trouvait et me lança un regard joyeux. L'oncle se caressa la barbe d'un air distingué et me demanda ce qu'il y avait de nouveau en ville.

– Pas grand-chose, répondis-je, conscient de mon devoir qui était de commencer par des choses anodines pour passer ensuite au plus important. La semaine dernière, Dadasch Beg a poignardé Achund Sadé, parce que ce dernier était revenu en ville alors qu'il avait enlevé, huit ans auparavant, la femme de Dadasch Beg. Le jour de son arrivée, ce dernier l'a poignardé. Maintenant, la police le recherche. Personne ne le trouvera, bien que tout le monde sache qu'il s'est réfugié dans le village de Mardakjany. Les gens soutiennent que Dadasch Beg a eu raison d'agir ainsi.

L'oncle approuva de la tête. Y avait-il quelque chose d'autre ?

– Les Russes ont découvert de nouveaux gisements de pétrole à Bibi-Eibat. Nobel a apporté au pays une grosse machine allemande afin de pomper une partie de la mer, forer et extraire ce pétrole.

L'oncle était très étonné.

– Allah, Allah, marmonna-t-il en serrant les lèvres d'un air préoccupé.

– ... Chez nous, tout va bien et, si Dieu le veut, je quitterai la maison du savoir la semaine prochaine.

Je continuai donc de parler, et le vieil homme m'écoutait avec ferveur. C'est seulement à l'approche de la maison que je regardai de côté et lançai négligemment :

– Un célèbre médecin venu de Russie est arrivé hier en ville. Les gens racontent qu'il est très savant, qu'il lit sur le visage le passé et le présent et en déduit l'avenir.

Les yeux de l'oncle, mi-clos, étaient emplis d'ennui très digne. Sans manifester d'intérêt, il demanda le nom de ce savant et je vis qu'il était très content de moi. J'avais fait preuve de ce que l'on appelle chez nous un bon comportement et une éducation distinguée.

Mon père, mon oncle et moi étions installés sur le toit plat protégé du vent par notre maison. Il faisait très chaud. Nous étions assis en tailleur sur de souples tapis colorés du Karabakh, aux motifs barbares et grotesques. Derrière nous se tenaient des domestiques avec des lanternes. Des gourmandises orientales placées devant nous attiraient toute l'attention – des gâteaux au miel, des fruits confits, des brochettes d'agneau et du riz au poulet et aux raisins.

J'admirais, comme je l'avais souvent fait, l'élégance de mon père et de mon oncle. Sans lever la main gauche, ils détachaient de larges morceaux de pain et en confectionnaient une sorte de sachet qu'ils remplissaient de viande avant de le porter à la bouche. Mon oncle plaçait avec une grâce parfaite trois doigts de la main droite dans le plat de riz gras et fumant, en prenait une faible quantité, en confectionnait une petite boule qu'il portait ensuite à sa bouche, sans laisser tomber un seul grain.

Mon Dieu, les Russes faisaient toute une affaire de l'art d'utiliser couteaux et fourchettes, alors que le plus sot pourrait l'apprendre en un mois. Je mange fort bien avec, et je sais également me tenir à une table européenne. En revanche, malgré mes dix-huit ans, je ne sais pas faire disparaître avec la grâce de mon père et de mon oncle toute une rangée de plats orientaux à l'aide de trois doigts de la main droite, et je

suis obligé de me salir la paume. Nino considère ma manière de manger comme barbare. Dans la maison des Kipiani, on mange toujours à table et à l'europpéenne. Chez nous, on ne se plie à ces manières que lorsque nous avons des invités russes et Nino est indignée à l'idée que je mange assis sur un tapis et avec la main. Elle oublie que son père n'a pas utilisé de fourchette avant l'âge de vingt ans.

Le repas était terminé. Nous nous lavâmes les mains et mon oncle récita une courte prière. Ensuite, on emporta les plats. On nous présenta des petites tasses de thé noir et l'oncle commença à discourir longuement, comme le font les hommes âgés après un bon repas. Mon père ne prononça que quelques mots, je me tus comme l'exige la coutume. Selon son habitude lorsqu'il venait à Bakou, mon oncle ne parlait que de l'époque du grand chah Nasser ed-Din, à la cour duquel il avait joué un rôle important, même si celui-ci n'était pas très clair pour moi.

– Je suis resté trente ans sur le tapis de la faveur du roi des rois. Sa Majesté m'a emmené trois fois avec Elle dans ses voyages à l'étranger. J'y ai appris mieux que quiconque à connaître le monde des incroyants. Nous avons visité des palais royaux et impériaux et rencontré les chrétiens les plus célèbres de l'époque. C'est un monde étrange, et le plus étrange est la manière dont ils traitent les femmes. Les femmes, y compris celles des rois et des empereurs, marchent nues à travers les palais et cela n'indigne personne, peut-être parce que les chrétiens ne sont pas des hommes véritables, ou peut-être pour une autre raison. Dieu seul sait laquelle ! En revanche, les incroyants s'emportent contre des choses tout à fait innocentes. Une fois, Sa Majesté était invitée à déjeuner par le tsar de toutes les Russies. La tsarine était assise à côté d'Elle. Il y avait sur l'assiette de Sa Majesté un très beau morceau de poulet. Sa Majesté le saisit élégamment avec les trois doigts de sa main droite et le posa sur

l'assiette de la tsarine pour lui être agréable. Celle-ci devint livide et se mit à tousser de peur. Nous apprîmes plus tard que plusieurs courtisans et princes de la cour du tsar avaient été frappés par l'amabilité du chah. La femme occupe une place bien subalterne chez les Européens. On exhibe sa nudité au monde entier et l'on n'a pas besoin d'être poli avec elle. Après le repas, l'ambassadeur de France eut même le droit de prendre dans ses bras la femme du tsar et de tourner avec elle à travers la salle au son d'une horrible musique. Le tsar et des officiers de sa garde purent même regarder, et il ne se trouva personne pour protéger l'honneur du tsar.

« Un spectacle encore plus étrange s'offrit à nous à Berlin. Nous fûmes conduits à l'Opéra. Une femme très grosse chantait de manière épouvantable sur une grande estrade. L'opéra s'appelait *L'Africaine*. La voix de la chanteuse nous déplut fort. L'empereur Guillaume le remarqua et châtia la femme sur-le-champ. Au dernier acte parurent beaucoup de Nègres qui placèrent sur la scène un grand bûcher. La femme fut ligotée et lentement brûlée. Nous en étions très satisfaits. Par la suite, quelqu'un nous expliqua que le feu était symbolique. Nous n'y avons cependant pas cru car la femme criait de manière aussi épouvantable que la sorcière Hürriet ül-Ain récemment condamnée par le chah à être brûlée à Téhéran.

L'oncle se tut, plongé dans ses pensées et ses souvenirs. Ensuite, il soupira profondément et poursuivit :

– Il y a autre chose que je ne peux pas comprendre chez les chrétiens. Ils ont les meilleures armes, les meilleurs soldats et les meilleures usines, qui fabriquent tout ce qui est nécessaire pour abattre les ennemis. Tout homme qui trouve moyen de tuer les autres de façon confortable, rapide et massive se trouve hautement honoré, on lui donne beaucoup d'argent et des distinctions. Cela est bel et bon, car la guerre est nécessaire. D'un autre côté, cependant, les Européens construisent des hôpitaux et un homme qui invente quelque chose contre

la mort ou qui soigne et guérit des soldats ennemis est également honoré et décoré. Le chah, mon noble seigneur, s'étonnait toujours que l'on récompense aussi richement ceux qui veulent et réalisent des choses qui vont contre l'ordre naturel. Il en parla une fois avec l'empereur de Vienne, mais même l'empereur ne put lui fournir la moindre explication. En revanche, les Européens nous méprisent, car pour nous les ennemis sont des ennemis. Nous ne les épargnons pas. Ils nous méprisent car nous avons le droit d'avoir quatre femmes, même s'ils en ont souvent plus, et parce que nous vivons et gouvernons comme Dieu nous l'a ordonné.

L'oncle se tut. La lumière déclinait. Son ombre ressemblait à un vieil oiseau maigre. Il se redressa, eut une toux de vieillard et déclara avec ferveur :

– Pourtant, bien que nous fassions tout ce que notre Dieu exige de nous alors que les Européens ne font pas ce que leur Dieu exige d'eux, leur puissance et leur force ne cessent d'augmenter tandis que les nôtres décroissent. Qui peut m'expliquer cela ?

Nous ne pouvions lui répondre. Le vieil homme se leva et descendit dans sa chambre en vacillant. Mon père le suivit. Les domestiques enlevèrent les tasses à thé. Je restai seul sur le toit. Je ne voulais pas aller dormir.

L'obscurité s'étendait sur notre ville qui ressemblait à un animal aux aguets, prêt à bondir et à jouer. C'étaient en vérité deux villes, l'une était dans l'autre comme la noix dans sa coquille.

La coquille était la ville nouvelle, en dehors des anciennes fortifications. Les rues y étaient larges, les maisons hautes, les hommes cupides et bruyants. Cette ville était née du pétrole venant de notre désert et qui nous apporte la richesse. Là se trouvaient les théâtres, les écoles, les bibliothèques, les policiers et de belles femmes aux épaules nues. Quand il y avait des coups de feu dans la ville nouvelle, c'était uniquement à

cause de l'argent. Là commençait la frontière de l'Europe. Nino vivait dans la ville nouvelle.

À l'intérieur des fortifications, les maisons étaient petites et tordues comme la lame des sabres orientaux. Les minarets des mosquées se détachaient sur la clarté de la lune et ils avaient un tout autre aspect que les gratte-ciel de la maison Nobel. Sur le mur oriental de la vieille ville s'élevait la tour de la Jeune Fille. Mehmed Youssouf khan l'avait édifiée en l'honneur de sa propre fille, qu'il voulait épouser. Le mariage n'eut pas lieu. L'enfant se précipita du haut de la tour pendant que le père amoureux montait en hâte vers elle. La pierre sur laquelle heurta la tête de la future épouse s'appelle la pierre de la Jeune Fille. Les fiancées y apportent des fleurs avant leur mariage.

Beaucoup de sang a coulé dans les ruelles de notre ville – du sang humain. Et ce sang versé nous rend forts et intrépides.

Juste devant notre maison s'élève la porte de Zizianschwili et là aussi du sang humain a coulé, beau et noble. Cela remonte à bien des années, à l'époque où notre pays, possession perse, devait verser un tribut au gouverneur de l'Azerbaïdjan. Le prince, alors général dans l'armée du tsar, assiégea notre cité, sur laquelle régnait Hassan Kuli khan. Ce dernier ouvrit les portes de la ville, fit entrer le prince et déclara qu'il se rendait au grand tsar blanc. Le prince, accompagné de quelques officiers, pénétra dans la ville. On dressa une estrade sur la place derrière la porte, des bûchers brûlèrent, des bœufs y furent mis à rôtir. Le prince Zizianschwili, qui avait trop bu, posa sa tête fatiguée sur la poitrine de Hassan Kuli khan. Alors mon ancêtre, Ibrahim khan Schirwanschir, tendit à son maître un grand poignard recourbé. Hassan Kuli khan prit l'arme et trancha lentement la gorge du prince. Le sang gicla sur ses vêtements, mais il continua jusqu'à ce que la tête du prince lui reste dans la main. La tête fut

placée dans un sac avec du sel et mon ancêtre la porta au roi des rois à Téhéran. Cependant, le tsar décida de venger ce meurtre. Il envoya un grand nombre de soldats. Hassan Kuli khan fit fermer le palais, pria et songea au lendemain. Lorsque les soldats du tsar escaladèrent le mur, il s'enfuit par un souterrain dérobé aujourd'hui comblé, gagna la mer, puis la Perse. Sur la porte d'entrée du souterrain, il écrivit une phrase, une seule, mais très belle : « Celui qui pense au lendemain ne peut être vaillant. »

Quand je revenais de l'école, je traînais souvent dans le palais en ruine. La salle du tribunal, avec ses rangées de puissantes colonnes mauresques, est vide et abandonnée. Celui qui demande justice dans notre ville doit se rendre auprès du juge russe, dans la ville nouvelle. Cependant, peu de plaignants le font. Non que les tribunaux russes soient mauvais ou injustes. Ils sont doux et équitables, mais d'une façon qui ne convient pas à notre peuple. Un voleur est condamné à la prison. On lui attribue une cellule bien propre, on lui sert du thé et même avec du sucre. Notre peuple hausse les épaules et fait justice lui-même. L'après-midi, les demandeurs viennent à la mosquée ; les anciens, assis en cercle, jugent d'après les lois de la charia, d'après la loi d'Allah : « Œil pour œil, dent pour dent. » De sombres silhouettes passent parfois furtivement dans la nuit. On voit l'éclat d'un poignard, on entend un faible cri, et justice est rendue. Les querelles sanglantes laissent leur trace maison après maison. Il est cependant rare qu'une personne aille voir le juge russe, et, quand elle le fait, les sages la méprisent et les enfants lui tirent la langue dans la rue.

On voit parfois quelqu'un porter un sac dans les ruelles la nuit. Un gémissement étouffé s'en échappe. Un léger clapotis au bord de la mer, et le sac disparaît. Le lendemain matin, un homme se trouve assis dans sa chambre, ses vêtements sont déchirés, ses yeux pleins de larmes ; il a accompli la loi d'Allah et donné la mort à la femme adultère.

Notre ville recèle bien des secrets. Ses recoins débordent de miracles étonnants. J'aime ces miracles, ces recoins, l'obscurité murmurant dans la nuit, les méditations muettes par les après-midi dans la cour de la mosquée. Dieu m'a fait venir au monde ici, musulman de confession chiite, la foi de l'imam Djafar. S'il veut m'être favorable, qu'il me fasse mourir ici, dans cette rue, dans la maison où je suis né. Moi et Nino, chrétienne géorgienne, qui mange avec couteau et fourchette, a des yeux rieurs et porte de fins bas de soie vaporeux.

L'uniforme de cérémonie des candidats au baccalauréat avait un col décoré de tresses d'argent. La boucle d'argent de la ceinture et les boutons d'argent avaient été astiqués. L'étoffe raide et grise était encore chaude du fer à repasser. Nous étions assis, nu-tête et silencieux, dans la plus grande salle du lycée. L'acte solennel de l'examen commença par une prière demandant l'aide du dieu de l'Église orthodoxe ; nous étions quarante, et seuls deux d'entre nous appartenaient à l'Église d'État.

Le pape, aux vêtements sacerdotaux alourdis par l'or, aux longs cheveux parfumés, une grande croix dorée à la main, entama la prière. La salle s'emplit de l'odeur de l'encens, les professeurs et les deux membres de l'Église d'État s'agenouillèrent. Les paroles du pape, récitées sur le rythme chantant de l'Église orthodoxe, résonnaient sourdement à nos oreilles. Au cours de ces huit années, combien de fois n'avions-nous entendu, avec ennui, ces prières qui ne nous concernaient pas !

« Que Dieu bénisse le très pieux, le tout-puissant, notre souverain très chrétien et empereur Nicolas II Alexandrovitch, qu'Il bénisse les marins et les voyageurs, tous ceux qui apprennent et souffrent, tous les soldats qui ont donné leur vie au champ d'honneur pour la foi, pour le tsar, la patrie, et tous les chrétiens orthodoxes... »

Je fixais le mur avec ennui. J'y voyais suspendu, sous la

grande aigle double, dans un large cadre doré, grandeur nature et ressemblant à une icône byzantine, le portrait du très pieux et tout-puissant souverain et empereur. Son visage était allongé, ses cheveux étaient blonds, ses yeux clairs et durs regardaient dans le vide. Sur sa poitrine, la quantité de décorations était impressionnante. Je me proposais depuis huit ans de les compter et je me perdais sans cesse dans cette splendeur. Autrefois, le portrait de la tsarine était pendu à côté de celui du tsar. On l'enleva par la suite. Les musulmans du pays prenaient ombrage de sa robe décolletée et n'envoyaient plus leurs enfants à l'école.

Pendant que le pape priait, nous nous sentions d'humeur solennelle. La journée était malgré tout excitante. Depuis le petit matin, je m'efforçais d'en être digne. J'avais envisagé d'être très gentil à la maison, mais, comme la plupart des habitants dormaient, mon projet était difficilement réalisable. Sur la route du lycée, je donnai de l'argent à tous les mendiants. Il valait mieux être sûr. Dans mon émoi, je donnai même un rouble entier au lieu de cinq kopecks à l'un d'entre eux. Comme il me remerciait avec exubérance, je lui répliquai avec dignité :

– Ne me remercie pas, remercie Allah qui a utilisé ma main pour donner.

Il était difficile d'échouer après une sentence aussi pieuse.

La prière se terminait. Nous allâmes au pas de l'oie jusqu'à la table des examinateurs. La commission ressemblait à la mâchoire d'un monstre antédiluvien : visages barbus, regards sombres, uniformes de gala. L'ensemble était pompeux et effrayant, même si les Russes n'aiment pas recaler des musulmans. Nous avons beaucoup d'amis ; ceux-ci sont des garçons costauds, ils ont des poignards et des revolvers. Les professeurs le savent et ils craignent ces terribles bandits que sont leurs élèves, au moins autant que les élèves les craignent. La plupart d'entre eux considèrent une nomination

à Bakou comme un châtiment divin. Les cas d'enseignants agressés et battus dans de sombres ruelles ne sont pas rares. Les conséquences sont toujours identiques : les coupables ne sont pas identifiés et les professeurs sont mutés. C'est pourquoi ceux-ci fermèrent les yeux quand l'élève Ali khan Schirwanschir copia sans se gêner le devoir de mathématiques sur son voisin Metalnikov. Une fois seulement, pendant que je copiais, un professeur s'avança vers moi, siffla d'un air désespéré entre ses dents et me souffla :

– Pas de manière aussi ostentatoire, Schirwanschir, nous ne sommes pas seuls.

L'examen de mathématiques se déroula sans friction. Nous descendîmes la rue Nicolaï avec le sentiment agréable de n'être presque plus tout à fait des écoliers. La composition de russe était prévue pour le lendemain matin. Le sujet arriva comme d'habitude de Tiflis, sous pli scellé. Le directeur ouvrit l'enveloppe et lut solennellement : « Les figures féminines de Tourgueniev comme incarnation idéale de l'âme de la femme russe. »

Le sujet était facile. Je pouvais écrire ce que je voulais, il me suffisait de faire l'éloge de la femme russe et la partie était gagnée d'avance. L'examen de physique fut plus difficile. Cependant, ce que ma sagesse me refusait, l'art du copiage me l'accorda. La physique se passa donc bien, et la commission nous accorda ensuite un jour de repos.

Vint ensuite l'oral. Là, aucune ruse n'était possible. Il fallait donner des réponses compliquées à des questions simples. Le premier examen concernait la religion. Le mollah du lycée, enveloppé dans une djellaba longue et ample, ceinturé de l'écharpe verte réservée au descendant du Prophète, se tenait généralement à l'arrière-plan, mais, ce jour-là, il se trouvait devant nous, à la table d'examen. Il avait pour ses élèves un cœur plein de douceur. Il me demanda simplement les préceptes de la foi et me congédia avec la note la

plus élevée, après que j'eus récité docilement la confession de foi chiite :

– « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah. Mahomet est Son prophète et Ali est le représentant d'Allah. »

La fin de la prière fut plus particulièrement difficile, car elle seule distinguait le chiite pieux de ses frères égarés de confession sunnite – auxquels cependant la grâce d'Allah n'était pas complètement refusée. Tel était l'enseignement de notre mollah, car c'était un homme libéral.

Le professeur d'histoire, en revanche, était beaucoup moins libéral. Je tirai un papier avec une question, que je lus, et je ne me sentis pas bien du tout : « La victoire de Madatov à Gandscha. » Le professeur n'était pas plus à l'aise. Au cours de cette bataille, les Russes avaient vaincu par la ruse le célèbre Ibrahim khan Schirwanschir avec l'aide duquel Hassan Kuli avait coupé la tête du prince Zizianaschwili.

– Schirwanschir, vous pouvez user de votre droit et tirer une autre question.

Les mots du professeur retentirent avec douceur à mes oreilles. Je regardai avec méfiance la coupe de verre dans laquelle se trouvaient, comme des billets de loterie, les questions de l'examen. Chaque élève avait le droit de changer une fois de sujet. Il n'y perdait que la possibilité d'obtenir la note la plus élevée. Je ne voulais cependant pas tenter le destin. Du moins savais-je parfaitement ce qu'il en avait été de la mort de mon ancêtre. Dans la coupe se trouvaient nombre de questions mystérieuses : la succession des Frédéric, Guillaume et autres Frédéric-Guillaume de Prusse ou bien les causes de la guerre d'indépendance américaine. Qui pouvait s'y reconnaître ? Je secouai la tête.

– Je garde ma question.

Ensuite, je parlai aussi agréablement que je le pouvais du prince Abbas Mirza de Perse qui partit de Tabriz avec quarante mille hommes pour chasser les Russes d'Azerbaïdjan.

Je racontai de quelle manière le général arménien Madatov le rencontra à Gandscha avec cinq mille hommes et fit tirer au canon sur les Perses, comment le prince Abbas Mirza tomba de cheval, comment il se réfugia dans un fossé, comment toute son armée se dispersa et comment enfin Ibrahim khan Schirwanschir fut pris et abattu dans sa tentative de franchir le fleuve avec une petite troupe de braves.

– La victoire reposa moins sur la vaillance des troupes que sur la supériorité technique des canons de Madatov. La conséquence de la victoire russe fut la paix de Turkmantchai lors de laquelle les Perses durent payer un tribut, dont les versements ruinèrent cinq provinces.

Cette conclusion me valut la mention « bien ». J'aurais dû dire : « La cause de la victoire fut le courage exemplaire des Russes qui força à la fuite un ennemi huit fois plus nombreux. La conséquence de la victoire russe fut la paix de Turkmantchai qui obligea les Perses à payer un tribut, à adopter la culture occidentale et à s'ouvrir aux marchés européens. »

Quoi qu'il en soit, l'honneur de mon ancêtre m'était aussi cher que les mentions « bien » ou « passable ».

La fin arrivait. Le directeur prononça une allocution solennelle. Plein de dignité et de gravité morale, il nous déclara adultes et nous dévalâmes l'escalier en trombe, tels des détenus que l'on vient de libérer. Le soleil nous aveuglait. Le sable jaune du désert remplissait l'asphalte de la chaussée de ses petits grains. Le policier qui se trouvait à l'angle de la rue et qui nous avait gentiment protégés pendant huit ans nous félicita, et chacun d'entre nous lui donna cinquante kopecks. Nous nous répandîmes en hurlant bruyamment à travers la ville, comme des bandits.

Je rentrai rapidement à la maison, où je fus accueilli tel Alexandre le Grand après sa victoire sur les Perses. Les domestiques m'observaient avec crainte. Mon père m'embrassa et m'offrit de réaliser trois de mes vœux. Mon oncle déclara

qu'un homme aussi avisé que mon père avait sa place à la cour de Téhéran, où il serait assuré de grands succès.

Une fois la première excitation tombée, je me glissai en cachette jusqu'au téléphone. Je n'avais pas parlé à Nino depuis quinze jours. Une règle très sage interdit à l'homme tout commerce avec les femmes quand il doit arrêter une décision essentielle. Je décrochai donc l'écouteur de cet appareil disgracieux, je fis tourner le cadran et dis :

– 33 81.

J'entendis la voix de Nino :

– Tu as réussi, Ali ?

– Oui, Nino.

– Je te félicite, Ali.

– Quand et où, Nino ?

– À cinq heures devant l'étang des jardins du gouverneur, Ali.

Nous n'étions pas autorisés à parler davantage. Il y avait derrière mon dos les oreilles curieuses des parents, des domestiques, des eunuques. Derrière le dos de Nino, il y avait la très distinguée madame sa mère. Il fallait donc abréger. Une voix sans corps est quelque chose de tellement insolite qu'on n'y prend pas de plaisir véritable.

Je montai jusqu'à la grande chambre de mon père. Il était assis sur un divan, buvant du thé, mon oncle à son côté. Les domestiques alignés contre le mur me regardaient. Le baccalauréat n'était pas tout. Au seuil de la vie nouvelle, il fallait que le père transmette à son fils, en bonne et due forme et en public, la sagesse de la vie. Coutume émouvante et un peu désuète.

– Mon fils, puisque tu entres dans la vie, il est nécessaire que je t'avertisse des devoirs d'un musulman. Nous vivons ici dans le pays de l'incroyance. Pour ne pas sombrer, nous devons maintenir les mœurs et les coutumes anciennes. Prie souvent, mon fils, ne bois pas, n'embrasse pas de femme

étrangère, sois bon avec les pauvres et les faibles, tiens-toi toujours prêt à tirer l'épée et à tomber pour ta foi. Si tu meurs à la bataille, cela peinera le vieil homme que je suis ; mais si tu mènes une vie dans le déshonneur, j'aurai honte. Ne pardonne jamais à tes ennemis, mon fils, nous ne sommes pas chrétiens. Ne pense pas au lendemain, cela rend paresseux, et n'oublie jamais la foi de Mahomet, selon l'interprétation chiite de l'imam Djafar.

L'oncle et les domestiques arboraient des visages solennels et rêveurs. Ils écoutaient les paroles de mon père comme si elles constituaient une révélation. Ensuite, mon père se redressa, me prit par la main et dit soudain d'une voix tremblante et contenue :

– Et maintenant, je t'implore : ne t'occupe pas de politique ! Fais tout ce que tu veux, mais pas de politique.

Je jurai d'un cœur léger. Le domaine de la politique était bien loin de moi. À ma connaissance, Nino n'était pas un problème politique. Mon père m'enlaça encore une fois. J'étais définitivement adulte.

Vers quatre heures et demie, je descendis en flânant, toujours en uniforme de cérémonie, la ruelle de la forteresse en direction de la plage. Ensuite, je tournai à droite, je passai devant le palais du gouverneur et j'atteignis le jardin qui avait été aménagé avec la plus grande peine dans la terre désertique de Bakou. J'éprouvais un étrange sentiment de liberté. Le capitaine de la ville passa devant moi en voiture et je ne dus ni me mettre au garde-à-vous ni faire le salut militaire, comme j'avais été contraint de le faire pendant huit ans. J'avais solennellement enlevé de ma casquette la cocarde argentée du lycée de la ville. Je me promenais en homme privé et j'eus même un instant l'envie d'allumer une cigarette en public. Le dégoût pour le tabac fut cependant plus fort que la tentation de la liberté, je renonçai à la cigarette et entrai dans le parc.

C'était un grand jardin poussiéreux avec des arbres rares

et tristes et des chemins recouverts d'asphalte. Le mur de l'ancienne forteresse s'élevait sur ma droite. Au milieu brillaient les colonnes doriques en marbre blanc du club de la ville. De nombreux bancs remplissaient l'espace entre les arbres. Quelques palmiers donnaient asile à trois flamants qui contemplaient, immobiles, la boule rouge du soleil couchant. On voyait, non loin du club, l'étang, c'est-à-dire un grand bassin rond et profond délimité par des pierres et qui, selon l'administration, devait être rempli et animé par des cygnes. Cela restait cependant un vœu pieux. L'eau coûtait cher et il n'y avait pas un seul cygne dans tout le pays. Éternellement vide, le bassin fixait le ciel, tel l'œil dévoré d'un cyclope.

Je m'assis sur un banc. Le soleil brillait sur le chaos des maisons carrées et grises avec leurs toits plats. L'ombre de l'arbre derrière moi s'allongeait. Une femme au voile rayé de bleu passa et j'aperçus à travers le tissu un long nez recourbé, pareil à celui d'un oiseau de proie. C'était une bonne chose que Nino ne portât pas le voile et qu'elle n'eût pas un long nez recourbé. Non, je ne mettrai pas un voile à Nino. Ou bien le ferai-je quand même? Je ne le savais plus. Je voyais le visage de Nino dans la lumière du soleil couchant. Nino Kipiani, un beau nom géorgien, des parents honorables et des penchants pour l'Europe. Mais était-ce cela qui m'importait? Nino avait une peau claire, de grands yeux caucasiens, sombres et rieurs, allongés en forme d'amande, scintillants sous de longs cils tendres. Seules les Géorgiennes ont des yeux comme ceux-là, pleins de douce gaieté. Personne d'autre. Aucune Européenne, aucune Asiatique. De minces sourcils bruns et le profil de la Madone. Je devins triste. La comparaison m'affligeait. L'Orient utilise quantité de comparaisons pour les hommes. Pour les femmes, il ne reste plus que celle avec la Miriam chrétienne, symbole d'un monde étranger, incompréhensible.

Je baissai la tête. S'étendait devant moi le chemin asphalté

couvert de la poussière du grand désert. Le sable était éblouissant, je fermai les yeux. À ce moment, j'entendis à côté de moi un rire libre et joyeux.

– Par saint Georges ! Voyez-moi ce Roméo qui s'endort dans l'attente de sa Juliette !

Je sursautai. Nino était à mon côté. Elle portait toujours l'uniforme bleu de lycéenne de Sainte-Tamar, convenable mais bien trop près du corps selon les traditions orientales. C'était pourtant cette faute qui éveillait en moi de la tendresse. Elle avait dix-sept ans, je la connaissais depuis le premier jour, quand elle empruntait la rue Nicolai pour se rendre au lycée.

Nino s'assit. Ses yeux brillaient derrière le réseau délicat de ses cils courbés comme ceux des Géorgiennes.

– Tu as donc réussi ? J'avais un peu peur pour toi.

Je posai mon bras sur ses épaules.

– C'était énervant, mais, comme tu le vois, Dieu aide les pieux.

Nino sourit.

– Dans un an, tu devras jouer pour moi le rôle du bon Dieu. Je compte bien t'avoir sous mon banc pendant l'examen, pour me souffler les équations.

La chose était convenue depuis des années, depuis le jour où Nino, alors âgée de douze ans, avait fondu en larmes et traversé la rue pour nous rejoindre pendant la grande récréation ; elle m'avait traîné dans sa salle de classe, où j'avais passé une heure entière sous son banc à lui dicter la solution de problèmes de mathématiques.

– Que fait ton oncle avec son harem ? demanda Nino.

Je pris un air grave. Les affaires du harem étaient un secret. Devant la curiosité inoffensive de Nino, les règles de la décence orientale fondaient. Ma main se perdit dans ses cheveux noirs et souples.

– Le harem de mon oncle est sur le point de rejoindre sa

patrie. On a dû de manière surprenante avoir recours à la médecine occidentale. La preuve définitive n'est cependant pas encore apportée. Mon oncle a bon espoir, mais pas la tante Zeinab.

Nino plissa son front enfantin.

– Tout cela n'est pas beau. Mon père et ma mère sont très hostiles à ces mœurs, le harem est une invention abominable.

Elle parlait comme une écolière qui récite sa leçon. Mes lèvres murmurèrent à son oreille :

– Je n'aurai pas de harem, Nino, sois-en sûre.

– Mais je suppose que tu mettras ta femme sous un voile !

– Peut-être, je ne sais pas, c'est selon. Un voile est tout à fait utile. Il protège du soleil, de la poussière et des regards étrangers.

Nino rougit.

– Tu resteras toujours un Asiate, Ali. En quoi des regards étrangers te gênent-ils ? Une femme veut plaire.

– Tu es insupportable, je ne sais pas pourquoi je t'aime tant.

La porte se ferma derrière elle. Je rentrai à la maison. L'eunuque de mon oncle, celui qui avait le visage sage d'un lézard desséché, me fit un sourire en coin.

– Les femmes de Géorgie sont belles, khan. Il ne faut pas les embrasser aussi ouvertement dans des jardins si fréquentés.

Je posai un baiser sur sa joue pâle. Un eunuque peut se permettre toutes les insolences. Il n'est ni homme ni femme, c'est un être neutre.

Je me rendis auprès de mon père.

– Tu m'as proposé de réaliser trois de mes vœux. Je connais déjà le premier. Je passerai l'été seul au Karabakh.

Mon père me regarda longuement et hocha la tête d'un air approbateur.

Seinal Aga était un simple paysan de Binigady, un village près de Bakou. Il possédait une parcelle de terre désertique, sèche et poussiéreuse, qu'il avait si longtemps binée que lorsque survint un léger tremblement de terre une fissure apparut dans sa triste propriété, et de là s'échappèrent des flots de pétrole. Dès lors, Seinal Aga fut dispensé d'être adroit ou intelligent. Quoi qu'il fit, l'argent coulait. Qu'il le dépensât généreusement ou le gaspillât, l'argent ne cessait d'augmenter et pesait sur lui au point de l'accabler. La punition allait de toute évidence suivre ce bonheur, et Seinal Aga vivait dans l'attente de ce châtiment comme un condamné dans l'attente de son exécution. Il bâtit des mosquées, des hôpitaux, des prisons. Il se rendit en pèlerinage à La Mecque et fonda des asiles pour les enfants. On ne peut cependant corrompre le malheur. Sa femme de dix-huit ans, qu'il avait épousée alors qu'il en avait soixante-dix, le déshonora. Il vengea son honneur comme il se doit, de manière dure et cruelle, et cela en fit un homme fatigué. Sa famille se décomposa, l'un de ses fils le quitta, un autre lui apporta une honte indicible en se donnant une mort volontaire et criminelle.

Seinal Aga vivait, gris, vieux et voûté, dans son palais de quarante pièces à Bakou ; Iljas Beg, le seul de ses fils qui restât à ses côtés, était un camarade de classe, et c'est ainsi que le bal suivant le baccalauréat eut lieu chez son père, dans

la plus grande salle du palais, dont l'immense plafond était entièrement en cristal de roche.

Je montai le large perron de marbre à huit heures. Iljas Beg recevait ses invités en haut des marches. Comme moi, il portait le costume tcherkesse avec un élégant poignard à la ceinture. Il n'enleva pas non plus sa toque de mouton, un privilège qui nous était désormais réservé.

– *Salām ‘alaikum*, lui dis-je en touchant sa toque de la main droite.

Nous nous tendîmes les mains, selon la coutume ancestrale : ma main droite serra sa main droite et ma main gauche serra sa main gauche.

– La léproserie ferme aujourd'hui, me murmura-t-il à l'oreille.

Je hochai la tête avec contentement. Cet hôpital était le secret et l'invention de notre classe. Les enseignants russes, même s'ils avaient exercé plusieurs années dans notre ville, n'avaient pas la moindre connaissance des alentours. Nous les avions ainsi persuadés qu'il y avait non loin de Bakou une léproserie. Quand l'un d'entre nous voulait sécher la classe, le plus âgé allait voir le conseil de classe et annonçait en claquant des dents que quelques malades échappés de la léproserie étaient entrés en ville. La police les recherchait. On supposait qu'ils se trouvaient dans le quartier de l'élève concerné. Le conseil de classe blâmait et donnait congé aux élèves jusqu'à ce que la police ait arrêté les malades. Cela pouvait durer une semaine ou plus, c'était selon. Aucun professeur n'avait l'idée de se renseigner auprès des autorités de la ville. Les enseignants considéraient qu'en notre ville toutes les choses possibles et imaginables pouvaient arriver. Ce jour-là cependant la léproserie allait être officiellement fermée.

J'entrai dans le salon déjà bondé. Je vis, assis dans un coin, le visage solennel, entouré de ses professeurs, le directeur du lycée, le conseiller secret Vassili Grigorievitch Chrapko.

Je m'approchai et m'inclinai respectueusement devant lui. J'étais le porte-parole des élèves mahométans, car je possédais, à l'instar des singes, l'instinct des langues. Alors que la plupart d'entre nous trahissaient à la première phrase qu'ils n'étaient pas d'origine russe, je maîtrisais même les divers accents de cette langue. Le directeur était de Saint-Petersbourg et il fallait avec lui adoucir les consonnes et avaler les voyelles. La sonorité n'est pas belle, mais elle est terriblement distinguée. Le directeur ne remarqua jamais la moquerie et se réjouissait de la russification progressive d'un pays marginal et lointain.

– Bonsoir, monsieur le directeur, lui dis-je avec modestie.

– Bonsoir, Schirwanschir, vous êtes-vous déjà remis des frayeurs du baccalauréat?

– Oh oui! monsieur le directeur, mais, entre-temps, j'ai vécu quelque chose de bouleversant.

– Quoi donc?

– Eh bien, cette affaire de la léproserie. Mon cousin Suleiman s'y trouvait. Il est lieutenant au régiment Saljan. Il est depuis très malade et j'ai dû aller le soigner.

– Que se passe-t-il donc avec la léproserie?

– Oh! monsieur le directeur n'est pas au courant? Tous les malades se sont échappés et ont marché hier sur la ville. Deux corps du régiment Saljan ont dû être envoyés contre eux. Les malades avaient occupé deux villages. Les soldats ont assiégé ces derniers, ils ont fait feu et les ont tous abattus, les malades et les bien portants. En ce moment, on met le feu aux maisons. C'est terrible, non, monsieur le directeur? La léproserie n'existe plus. Les victimes, les membres disjointes, râlant encore, la chair corrompue, gisent aux portes de la ville, on les inonde de pétrole et on les brûle lentement.

La sueur perla au front du directeur. Visiblement, il réfléchissait à la possibilité de demander au ministre une mutation dans une région plus civilisée.

– Un pays terrible, des hommes terribles, murmura-t-il d'un ton attristé. Vous voyez, mes enfants, comme il est important d'avoir des services bien organisés et des autorités capables d'agir vite.

La classe entourait le directeur et écoutait avec un sourire retenu cet exposé sur l'ordre. La léproserie était enterrée. Nos successeurs allaient devoir inventer autre chose.

– Monsieur le directeur sait-il que le fils de Mehmed Haidar passe une autre année dans notre lycée?

– Quoi?

Les yeux du directeur étaient exorbités. Mehmed Haidar était la honte de notre école. Il restait au moins trois ans dans chaque classe. Il s'était marié à seize ans et continuait de venir en cours. Son fils avait neuf ans et fréquentait le même établissement. L'heureux père avait d'abord essayé de cacher les faits. Un jour, cependant, le petit garçon tout rond l'avait rejoint pendant la grande récréation et avait dit en tatar, en ouvrant de grands yeux innocents : « Papa, si tu ne me donnes pas cinq kopecks pour m'acheter du chocolat, je dirai à maman que tu as copié ton devoir de mathématiques. » Mehmed Haidar avait eu terriblement honte, il avait battu énergiquement l'insolent gamin et nous avait priés d'informer le directeur de la situation lorsqu'une occasion favorable se présenterait, tout en veillant à épargner son honneur.

– Prétendez-vous que Mehmed Haidar, élève de sixième, a un fils qui fréquente déjà la première? s'étonna le directeur.

– C'est exact. Il vous demande de lui pardonner. Il veut que, comme lui, son fils devienne un savant. Il est touchant de voir la soif de savoir occidental se répandre dans des milieux toujours plus vastes.

Le directeur rougit. Il réfléchissait en silence au fait qu'un fils et son père fréquentassent la même école n'enfreignait probablement pas les règles scolaires. Il ne pouvait cependant

pas se prononcer. Et c'est ainsi que le père et le fils purent continuer leur siège du savoir occidental.

Une petite porte latérale s'ouvrit. On écarta les lourds rideaux. Un garçonnet de dix ans conduisait par la main quatre aveugles : les « quatre musiciens de Perse ». Ceux-ci s'assirent sur un tapis dans un coin de la pièce. D'étranges instruments d'antique facture perse apparurent. Un son plaintif retentit. L'un des musiciens porta la main à son oreille, en un geste familier aux chanteurs orientaux. Le silence se fit dans la salle. Un autre se mit à marteler son tambourin avec enthousiasme. Le chanteur commença d'une voix de haute-contre :

*Ta silhouette est celle d'un poignard perse,
Ta bouche est un rubis étincelant.
Si j'étais le sultan de Turquie, je te prendrais
pour femme.
J'entremêlerais tes tresses de perles,
Je baiserais tes talons.
Je t'apporterais dans une coupe d'or
mon propre cœur.*

Le chanteur se tut. La voix de son voisin de gauche se fit entendre, forte, brutale, pleine de haine, et il cria :

*Et chaque nuit,
Tu te faufiles tel un rat
Dans la cour de ton voisin.*

Le tambourin se mit à résonner d'une manière sauvage. Le violon à une seule corde gémissait. Le troisième chanteur reprit d'une voix très nasale et passionnée :

*C'est un chacal, un incroyant
Ô malheur, ô destin funeste ! Ô honte !*

Le silence se fit de nouveau dans la salle. Il y eut ensuite trois ou quatre accords, et le quatrième chanteur commença doucement, d'une voix rêveuse, presque tendre :

*J'ai depuis trois jours mon poignard sur moi.
Le quatrième je poignarderai mon ennemi,
Je le découperai en petits morceaux,
Je te jetterai, ma bien-aimée, sur ma selle,
J'envelopperai mon visage du voile
de la guerre
Et je franchirai les montagnes avec toi.*

Je me tenais devant l'un des rideaux damassés. Le directeur et le professeur de géographie étaient installés à mes côtés.

– Quelle horrible musique ! chuchota le directeur, elle ressemble au braiment que pousse la nuit l'âne caucasien. Et que peuvent bien signifier les paroles ?

– Elles seront aussi insensées que la mélodie, répondit le professeur.

Je voulus partir sur la pointe des pieds. Je remarquai à ce moment que la lourde étoffe de damas bougeait légèrement. Un vieil homme à la chevelure de neige et aux yeux étonnamment clairs écoutait la musique et pleurait. Son Excellence Seinal Aga, le père d'Iljas Beg. Ses mains douces aux grosses veines bleues tremblaient. Ces mains qui étaient à peine capables d'écrire le nom de leur possesseur et qui régnaient sur soixante-dix millions de roubles. Je détournai le regard. Ce Seinal Aga était un simple paysan, mais il comprenait bien mieux l'art lyrique que les professeurs qui nous avaient déclarés adultes.

Le chant était terminé. Les musiciens entonnèrent la mélodie d'une danse caucasienne. Je traversai la salle. Les élèves se tenaient en groupe. Ils buvaient du vin. Même les musulmans. Je ne buvais pas.

Des jeunes filles, amies ou sœurs de nos camarades, bavardaient entre elles dans les coins de la pièce. Il y avait beaucoup de Russes avec des tresses blondes, des yeux bleus ou gris et des cœurs poudrés. Elles ne s'entretenaient qu'avec des Russes, dans le meilleur des cas avec des Arméniennes ou des Géorgiennes. Si un musulman leur adressait la parole, elles ricanaient d'un air gêné, répondaient en quelques mots et se détournaient.

Quelqu'un ouvrit le piano. Valse. Le directeur dansait avec la fille du gouverneur.

Enfin j'entendis sa voix venant des marches.

– Bonsoir, Iljas Beg. Je suis un peu en retard, mais ce n'est pas ma faute.

Je me précipitai dehors. Non, Nino ne portait ni robe de soirée ni l'uniforme de gala de son lycée Sainte-Tamar. Elle avait une ceinture serrée et elle était tellement mince que je pensais pouvoir l'enlacer d'une seule main. Elle avait jeté sur ses épaules un caraco de velours avec des boutons dorés. Une longue robe noire, également de velours, lui tombait jusqu'aux pieds. Je ne voyais que les pointes dorées de ses chaussures. Elle avait sur la tête un petit bonnet et deux lourdes rangées de médailles d'or tombaient sur son front. L'ancestral costume de fête d'une princesse géorgienne et le visage d'une madone byzantine.

La madone rit.

– Non, Ali khan, tu ne dois pas m'en vouloir. Il faut une heure pour mettre et ceinturer une robe comme celle-là. Elle me vient de ma grand-mère. C'est seulement pour vous faire honneur que je me suis engoncée là-dedans.

– La première danse est pour moi ! s'écria Iljas Beg.

Nino me regarda d'un air interrogateur. Je fis oui de la tête. Je n'aime guère danser, je danse mal et je pouvais confier Nino à Iljas Beg. Il sait ce qui se doit.

– *La Prière de Schamil*, demanda Iljas Beg.

Et les musiciens entonnèrent sans transition cette mélodie endiablée.

Iljas bondit au milieu de la salle. Il tira son poignard et ses pieds suivirent le rythme enflammé de cette musique des montagnes caucasiennes. La lame brillait dans sa main. Nino dansait tout près de lui. Ses pieds étaient comme d'étranges petits jouets. Nous battions des mains en cadence. Le mystère de Schamil commença. Nino était la fiancée qui va être enlevée. Iljas prit son poignard entre ses dents. Les bras déployés, il ressemblait à un oiseau de proie, il tournait autour de la jeune fille. Les pieds de Nino volaient en tourbillonnant autour de la salle. Ses bras souples mimaient toutes les étapes de la peur, du désespoir et de l'abandon. Elle tenait à la main gauche un mouchoir. Tout son corps tremblait. Seules les médailles accrochées à son bonnet restaient en place comme c'est la règle, le plus difficile dans cette danse. Seule une Géorgienne est capable de tourner à une vitesse folle dans une salle comme celle-là sans faire retentir ses médailles. Iljas poursuivait à travers ce vaste cercle. Les larges mouvements de ses bras devenaient de plus en plus impérieux, les gestes de refus de Nino devenaient de plus en plus tendres. Elle finit par s'arrêter, semblable à un chevreuil effarouché par le chasseur. Iljas continuait ses encerclements endiablés, ses sauts se faisaient toujours plus rapides. Les yeux de Nino se faisaient doux et humbles. Encore un bref cri sauvage de la musique et Nino ouvrit la main gauche. Le mouchoir tomba. Le poignard d'Iljas siffla, arracha un petit morceau de soie et le ficha au sol.

Cette danse d'amour symbolique était terminée.

Ai-je mentionné qu'avant la danse j'avais donné mon

poignard à Iljas Beg et que j'avais pris le sien? C'était ma lame qui avait transpercé le mouchoir de Nino. C'était plus sûr ainsi, et une règle très sage déclare: «Avant de confier ton chameau à la garde d'Allah, attache-le solidement à ta ceinture.»